



Julie Pagis: «En 1968, à défaut d’avoir réussi à "changer la vie", ils ont changé leurs vies»

Par [Cécile Daumas](#) — 5 décembre 2014 à 17:46

Au cours d'une longue enquête de terrain, la sociologue Julie Pagis s'est intéressée aux oubliés de Mai 68, ces «anonymes» qui ont fait la révolution et qui en ont été profondément transformés.

- Julie Pagis: «En 1968, à défaut d'avoir réussi à "changer la vie", ils ont changé leurs vies»

De Mai 68, tout semble avoir été dit, analysé, commenté. Par les acteurs eux-mêmes, les plus médiatiques d'entre eux, de Daniel Cohn-Bendit à Serge July. Mais à côté de cette épopée officielle, il y a tous les autres, étudiants, militants, lycéens qui ont participé aux événements sans prendre la lumière. C'est à «*cette contre-histoire des anonymes de 68*» que s'est attaquée la sociologue Julie Pagis, chercheuse au CNRS (1).

Elle-même fille de soixante-huitard, elle déconstruit, dans *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, le mythe d'une génération à qui tout aurait réussi. S'appuyant sur une longue enquête de terrain menée auprès de 170 familles (les parents ont participé à Mai 68 et ont scolarisé leurs enfants dans deux écoles publiques expérimentales), elle montre comment la révolution de Mai a transformé, voire abîmé, les trajectoires individuelles jusqu'au plus intime de la vie. En somme, comment rester fidèle à un idéal qui n'est jamais advenu ?

Pourquoi s'intéresser aux anonymes de 68 ?

Je tenais à retrouver des «anonymes» qui avaient participé à Mai 68 et qui n'avaient pas pris la plume ou le micro pour parler d'eux depuis. L'enjeu était de taille, car la mémoire de Mai 68 a justement été largement construite (confisquée) par une poignée de porte-parole autoproclamés, qui ont fait de leur devenir singulier et non représentatif l'histoire d'une soi-disant «génération 68».

Or j'étais persuadée que cette représentation, médiatiquement véhiculée, d'une génération qui serait opportuniste, bien reconvertie et qui occuperait aujourd'hui les postes de pouvoir médiatiques et politiques était fausse. Et c'est ce que l'enquête permet de montrer. Il n'existe pas une génération 68, ni deux d'ailleurs, comme certains l'ont avancé, mais plusieurs «unités de génération» qui ne portent pas les mêmes empreintes de Mai 68, du fait de différences d'âge, de formes de politisation antérieures, mais également de formes de participation aux événements.

Cela n'empêche pas, par contre, que 70% des personnes enquêtées manifestent un sentiment d'appartenance générationnelle, c'est-à-dire le sentiment d'avoir été durablement marquées par les événements. Autrement dit, l'événement Mai 68 n'agit pas de manière mécanique et univoque sur l'ensemble des participants pour former une unique génération. Il n'y a pas plus de génération spontanée en sciences sociales qu'en biologie animale !

Pourquoi ces anonymes ont-ils adhéré à cette révolution ?

Contre l'interprétation psychanalytique, qui ne voit en Mai 68 qu'une rébellion de jeunes bourgeois contre leurs parents, l'analyse fournit la preuve du poids des transmissions familiales : politiques bien sûr, mais également religieuses. En effet, certaines organisations

religieuses de jeunesse - Jeunesse agricole catholique (JAC), étudiante (JEC) ou ouvrière (JOC) - vont jouer un rôle central pour une partie d'entre eux, dont les engagements religieux vont se politiser au cours des années 60 via le tiers-mondisme et la lutte contre la guerre du Vietnam notamment.

Par ailleurs, l'enquête contribue à réfuter l'interprétation qui a longtemps prévalu parmi les chercheurs et qui attribue l'origine de 68 au déclassement de jeunes étudiants d'origine bourgeoise. En effet, ce profil est quasi inexistant dans les données recueillies, qui mettent par contre en évidence un profil symétriquement opposé : celui des «intellectuels de première génération», c'est-à-dire les premiers de leur famille à avoir le bac et à faire des études supérieures, dont la mobilité sociale ascendante s'accompagne d'un militantisme, souvent dès la lutte contre la guerre d'Algérie. La dernière matrice est propre aux jeunes femmes et aux étudiants pour lesquels c'est une révolte contre l'ordre moral, scolaire, conjugal, patriarcal qui se politise avec Mai 68.

Pour certains, la révolution se termine mal (drogue, dépression, suicide). Il s'agit de faire face aux aspirations déçues...

Pour comprendre ces diverses retombées, il faut revenir sur ce que les participants vivent au cours de cette crise politique. Ils et elles relatent tous ce sentiment extrêmement fort d'éprouver, jusque dans leurs corps, l'impression que «tout devient possible». Il faut rappeler ici que la France connaît alors la plus grande grève générale du XX^e siècle et que ce temps suspendu des événements, cette rupture avec le temps ordinaire caractéristique des crises politiques majeures, est propice à la remise en cause de tout ce qui va habituellement de soi. Et cette ouverture des possibles et des pensables a des effets bien réels sur les participants : elle fait naître des aspirations nouvelles (à changer l'ordre social et/ou à vivre autrement). Sauf que l'ouverture des pensables s'accompagne rarement d'une ouverture effective des possibles une fois la crise refermée. Chez la plupart des personnes enquêtées, cela a produit des aspirations déçues (parfois au lendemain des événements, parfois après des mois, voire des années de militantisme). Et c'est là que les destins soixante-huitards divergent, en fonction des ressources des unes et des autres pour faire face à ces aspirations déçues et à la double nécessité de se reclasser, tout en restant fidèles à leurs idéaux. Cela entraîne pour certains diverses formes de fuites individuelles, passant par des dépressions, des évasions (par les voyages, les drogues...) et, bien sûr, des suicides quand aucune forme de continuité n'est envisageable...

D'autres trouvent des chemins de traverse en investissant des professions échappant à l'ordre dominant...

Ces aspirations déçues trouvent d'autres formes de dénouement, en particulier par l'importation du militantisme dans la sphère professionnelle. Cela passe par la création de sections syndicales, mais aussi par une redéfinition des pratiques professionnelles : on peut citer ici les enseignants qui remettent en cause les rapports enseignants-élèves, mais il s'agit plus généralement d'une remise en cause des rapports de domination exercés par les «savants» sur les «profanes».

Ils sont nombreux, enfin, à s'orienter vers des professions alors peu codifiées de l'animation socio-culturelle, du secteur social, du journalisme voire de la recherche en sciences sociales. En effet, ces professions - et le cas du journalisme à *Libération* est ici archétypique - sont investies, au début des années 70, sur un mode militant : elles permettent de perpétuer des

idéaux politiques tout en se reclassant professionnellement, agissant en effet comme des «refuges» ou des espaces transitionnels entre sphère militante et sphère professionnelle. En important leurs dispositions contestataires dans ces sphères, ces soixante-huitards participent à la redéfinition, voire à l'invention de ces nouvelles professions qualifiées de «*petites-bourgeoises*» par Bourdieu, au cours des années 70.

Tous n'ont donc pas, loin de là, des trajectoires professionnelles linéaires et ascendantes : au contraire, nombre d'entre eux payent leur engagement au prix du déclassement, ou du moins de l'absence de promotion, notamment pour ceux qui militent syndicalement depuis des années. Et le coût du reclassement s'avère d'ailleurs globalement plus élevé pour les femmes que pour leurs homologues masculins, le genre façonnant de diverses manières les devenir soixante-huitards.

Quelles ont été les autres sorties possibles de 68 ?

Ce sont ensuite les mouvements féministes, bien sûr, et les diverses utopies communautaires qui se développent dans les années 70 (retour à la terre, vie en communauté, utopies pédagogiques) : elles représentent autant de moyens d'exprimer des aspirations militantes insatisfaites dans le cadre de microsociétés contre-culturelles. A défaut d'avoir réussi à «changer la vie», ils vont au moins changer leurs vies. C'est donc à une vaste redéfinition critique du quotidien qu'elles et ils s'attaquent, en particulier à la famille et à l'école, appréhendées comme les principales institutions de reproduction d'un ordre social combattu. Les effets sur les vies familiales et amoureuses sont multiples dans la mesure où sont expérimentées de nouvelles normes de parenté, de genre ou d'éducation, dans un large mouvement de critique des rapports de domination.

Tous les rôles sociaux traditionnels (d'homme, de femme, de père, de mère, de conjoint(e), d'enfant...) sont remis en cause, et cela entraîne notamment de nombreuses séparations, divorces. Les femmes sont davantage marquées par cette révolution du quotidien, elles ont mis à l'épreuve leurs revendications féministes dans leur vie privée et leur corps. Autrement dit, leurs façons d'être femme ressortent autrement plus bouleversées que les façons d'être homme de leurs ex-conjoints. Ce qui explique, en partie, leurs plus grandes difficultés à se remettre en couple et la plus grande importance, chez elles, des épisodes dépressifs au cours des années 70 et 80.

Aujourd'hui, que sont devenus politiquement ces anonymes ?

Dans le corpus enquêté, deux tiers se situent à la gauche de la gauche, dont 25% à l'extrême gauche et moins de 3% votent à droite. La moitié continue à être engagée, que ce soit dans des partis, syndicats ou des organisations et associations politiques et 60% manifestent régulièrement : on est très loin de l'image de renégats qui auraient troqué leurs idéaux passés contre ceux de la Bourse ! Comme quoi Mao n'avait pas tort en disant : «*Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole.*»

(1) Elle est aussi chroniqueuse pour «Libération».

Dessin Yann Legendre